

« *Si je prends l'escalier au lieu de l'ascenseur, ça compte-tu ?* »

ou

Le collégien : éléments d'un portrait¹



Jacques Belleau

*Conseiller pédagogique
Cégep de Lévis-Lauzon*

L'élève qui se présente au collégial a un pied dans l'adolescence et un autre dans l'âge adulte. Il est dans un processus d'acquisition de sa maturité physique, sexuelle, intellectuelle et culturelle, en se débrouillant pour satisfaire aux exigences d'une société qui attend de lui qu'il soit à la fois original et conforme, qu'il soit autonome tout en faisant en sorte qu'il demeure dépendant. En sus, il doit distinguer, à travers nos discours contradictoires, nos intentions réelles. Il est très différent du collégien que nous étions. Ils « [...] se ressemblent d'un pays à l'autre, leur culture est homogène : ils aiment les sensations fortes, les nouvelles expériences et les voyages d'aventure. Ils veulent profiter de tout immédiatement. Leur mode de connaissance est marqué par la globalité et l'instantanéité et aussi par le manque de méthode de travail ; leur sensibilité et leur imagination sont ouvertes à la création mais beaucoup moins à l'analyse² ».

Tout au long de ce texte, il sera question des jeunes collégiens. Les thématiques abordées n'ont d'autres buts que de structurer la réflexion, il s'agit de prétextes pour parler des jeunes collégiens.

LES ASPIRATIONS SPIRITUELLES³

Les jeunes ont des aspirations spirituelles. Dans une large proportion, ils croient en Dieu ou à quelque chose s'en approchant. Cette croyance n'implique pas la fréquentation des institutions religieuses. En fait, les jeunes n'y croient pas, pas plus qu'ils ne croient aux autres institutions politiques ou sociales. Ils rejettent l'Église en tant qu'institution, car elle est le reflet d'une tradition qui est remise en question par bon nombre de collégiens. Les croyances des jeunes sont au niveau des valeurs,

de l'humanisme⁴. Ces valeurs orientent leurs choix au quotidien, sans pour autant donner lieu à une action ou à un engagement à portée collective parce qu'ils sont foncièrement individualistes. Pourtant, ils manifestent une foi évidente qui est une source d'énergie. Les jeunes sont en quête d'une réponse à certaines questions fondamentales sur l'homme.

La quête de sens qui leur est propre se structure dans un système de croyances multiples qui est loin d'avoir l'unicité que nous pouvions constater dans nos établissements il y a une quinzaine d'années. Dans nos salles de classe, on retrouve des fondamentalistes de tout horizon, des adeptes des religions orientales qui côtoient des anti-religieux et des non-pratiquants. C'est pourquoi dans certains cours on constate que la culture s'oppose à la science. Quel est le rôle du collégial dans ce contexte ? Doit-on « rééduquer » un élève qui ne partage pas nos convictions ?

LA SURCONSOMMATION

Dès leur plus jeune âge, les jeunes sont courtisés par les commerçants de toutes sortes, et ce ne sont pas les lois qui vont faire obstacle à l'offre de biens de consommation. Chaque saison amène son lot de nouveaux produits. Les jeunes collégiens y sont confrontés. Notre société véhicule des images qui représentent des valeurs, des attitudes, des choix de vie. Porter telle ou telle marque de vêtements signifie telle ou telle chose. Les jeunes emboîtent le pas, ils projettent une image, celle qu'ils souhaitent nous faire voir, et ils affichent les valeurs auxquelles ils disent prêter foi. En juin 2000, un reportage télévisé portait sur les chaussures à semelles compensées que la mode imposait comme standard pour l'été. Les jeunes filles interrogées par le reporter avouaient que c'était là des chaussures inconfortables ; certaines disant même s'être blessées en les portant. Pourtant, elles continuaient à les porter car c'était là une nécessité, il fallait suivre la tendance.

Les jeunes consomment, ils constituent un groupe cible pour les publicitaires⁵ et les commerçants. Ils font l'apprentissage de la consommation très tôt. Graduellement, ils apprennent à distinguer ce qui permet d'accroître la notoriété sociale, la popularité. La consommation a aussi un effet particulier, elle crée l'illusion. Ainsi, les jeunes qui fument ont un comportement réservé aux adultes, ce qui est à la fois une manière de contester l'ordre établi tout en laissant entendre qu'on souhaite y adhérer.

*Les jeunes sont entraînés
dans un mouvement perpétuel.
Ils passent d'une mode à l'autre,
sans transition.*

Il n'est pas sans intérêt de constater que les jeunes marginaux de nos sociétés créent des modes, notamment vestimentaires, qui sont récupérées. Tout cela s'inscrit dans un processus commercial qui, pour survivre, impose l'éphémère ; les jeunes sont entraînés dans un mouvement perpétuel. Ils passent d'une mode à l'autre, sans transition. Un sociologue de la communication parle de « zapping » intellectuel lorsqu'il traite des jeunes. Il utilise cette expression pour bien marquer la dynamique du changement des jeunes qui, si cela est à la mode, vont être près de la nature et porter des vêtements aux couleurs de terre pour, lors de l'apparition d'une nouvelle mode plus technologique, passer aux vêtements de couleurs vives, voire fluos, tout en adhérant aux valeurs associées à cette mode. Le prêt-à-porter idéologique des jeunes est assez déconcertant pour un adulte.

Notons au passage que l'école, au sens large du terme, entre en compétition chez les jeunes, avec la quête des moyens de satisfaire les besoins de consommation. À cet effet, on constate que la proportion de collégiens occupant un emploi tend à croître au fil des ans.

LA LANGUE ET LA COMMUNICATION

La parole n'occupe pas une place importante dans l'univers des jeunes. Les mots ont un sens utilitaire pour désigner, et encore, les objets, les choses. L'expression de la pensée et des émotions passe ailleurs, dans d'autres formes de communication plus picturales, plus rythmiques. Les jeunes ont un rapport physique à la musique, ils vivent dans un univers marqué par les sensations qui expriment l'émotion. La musique les amène à se couper du réel, à vivre une pratique d'écoute rapellant l'autisme. La danse, dans certains contextes comme les « rave », donne lieu à des manifestations qui peuvent mener à un état de transe. La pratique de certains sports⁶ suscite aussi des sensations d'un autre ordre, des sensations fortes. La consommation de drogues s'inscrit également dans cette perspective. En fait, nous serions tenté de situer les phénomènes dans un contexte d'exploration, une exploration des limites physiques et psychiques. Un auteur affirme que « la passion du risque devient un événement qui crée un repère identitaire », une façon de définir ce qu'on vaut, de donner du sens⁷.

Les jeunes sont donc images, ils perçoivent, pensent et vivent en images. L'image, c'est la simultanéité par opposition à la séquence. Cela explique peut-être la difficulté que les collégiens éprouvent avec certaines matières impliquant l'analyse dans le processus de résolution de problèmes. Les jeunes ne voient que l'ensemble du portrait. L'impression première et l'idée maîtresse guident l'action. Si, de prime abord, ils ont le sentiment de leur incompetence, ils perdent confiance.

Au plan pédagogique, il faut nous adapter. En tout premier lieu, il paraît évident que l'on doit exploiter l'image, faire image, illustrer, aller au-delà des mots. L'approche magistrale doit être revue et les méthodes actives explorées, si on veut conserver son sens à l'institution scolaire. Le recours à la technologie peut soutenir la pédagogie. Les jeunes eux-mêmes nous pistent vers cette solution. Il suffit de les laisser libres d'utiliser les technologies pour présenter leurs travaux, de les voir exploiter l'ordinateur et le projecteur multimédia. La technologie constitue aussi une solution en matière d'aide à l'apprentissage, en personnalisant la relation maître-élève, en l'inscrivant en dehors du milieu social qu'est la classe afin d'évacuer l'aspect compétitif découlant de l'évaluation, pour donner tout son sens à l'aspect formatif de l'apprentissage et de l'aide à l'apprentissage.

Nous conviendrons que l'école s'appuie beaucoup sur l'expression écrite. Or, pour les collégiens, l'écrit ne porte pas le même sens que celui que lui donne notre société. Ils exploitent l'écrit, c'est évident, mais d'une manière utilitaire. C'est sans doute pourquoi le respect du code grammatical ou de la syntaxe ne les préoccupe pas. Ils ont tendance à écrire comme ils parlent : au son. Il suffit d'assister ou de participer à une session de « clavardage » (« chat ») pour s'en convaincre. Les mots sont tronqués, l'orthographe est une réalité inconnue et je passe sous silence les anglicismes (« full l'fun », « cool », « trippant », etc.) qui émaillent cette session de babillage électronique ou leur conversation quotidienne. Ce constat sur la qualité de la langue se reflète dans les résultats de l'EUF (épreuve uniforme de français), qui mettent en évidence que le critère le plus faible a toujours trait à la qualité de la langue⁸.

La lecture ne va pas beaucoup mieux. Le livre n'a aucune valeur symbolique pour les jeunes. On l'évalue en fonction du

*Pour les collégiens,
l'écrit ne porte pas le même sens
que celui que lui donne notre société.
Ils exploitent l'écrit, c'est évident,
mais d'une manière utilitaire.*

nombre de pages, de la taille des caractères d'imprimerie, de la présence d'illustrations et de ses dimensions. L'auteur n'occupe pas une place importante ; le titre, ou éventuellement la page couverture, servent de référents. Lorsqu'il est question de littérature, les jeunes réfèrent à des données quantitatives : « j'ai lu un livre de 384 pages » ou « le prof nous demande de lire trois gros livres au cours de la session ». Certains genres attirent un peu plus les jeunes. Des auteurs comme Stephen King sont connus et lus par les collégiens. Il faut sans doute faire un lien avec le besoin qu'ont les jeunes de mesurer leurs limites, de connaître le frisson qui est absent du quotidien et qu'il faut simuler.

Pourtant, la littérature rejoint les jeunes autrement. Victor Hugo donne lieu à un grand spectacle, Shakespeare fait des malheurs au cinéma, Jules Verne devient auteur d'une série télévisée. Les référents culturels des jeunes sont différents⁹. Un écart s'installe entre l'œuvre littéraire et son interprétation contemporaine et, souvent, la vérité de l'œuvre, son sens premier est modifié.

La maîtrise de la langue donne accès à la connaissance. Une recherche¹⁰ effectuée au collège Jean-de-Brébeuf, il y a quelques années, a mis en évidence le lien existant entre la langue et l'échec en mathématiques. Un concept, un mot peut prendre un sens différent selon le contexte, nous le savons tous. Pourtant, bien des collégiens n'ont pas développé cette sensibilité au champ sémantique que peut avoir un mot. Si c'est vrai pour des mots d'usage courant, qu'en est-il pour des concepts simples ou subtils qui sont moins usuels ? La question de la langue demeure posée et les pistes de solutions sont plutôt rares. Notre pouvoir de conviction ne suffira sans doute pas pour amener les jeunes à faire de la langue une priorité. Il nous faut créer un nouveau conformisme, en exploitant habilement certaines situations (par exemple, « Le Soleil collégial »¹¹) ou des occasions d'écriture (concours Critère¹²). À tout le moins, il nous faut éviter de trop dramatiser les écrits d'un jeune qui exploite l'écriture pour exprimer une violence contenue, résultant de trop nombreuses rebuffades. Des histoires comme celles de « storyboy »¹³ ne contribuent guère à rendre l'écrit intéressant pour les jeunes.

L'IMMÉDIATÉTÉ

La conséquence de la surconsommation, c'est l'immédiateté. Le besoin se manifeste, il importe de le satisfaire le plus rapidement possible. La planification est le plus souvent à court terme, à très court terme.

Qui n'a pas entendu les jeunes collégiens se plaindre de la charge de travail qu'ils doivent vivre en fin de session ? Qui n'a pas entendu les professeurs répondre que le travail à faire avait été annoncé en début de session, afin de permettre aux élèves de planifier ? En fait, les professeurs agissent en cohérence avec

*La conséquence de la surconsommation,
c'est l'immédiateté.*

*Le besoin se manifeste,
il importe de le satisfaire
le plus rapidement possible.*

*La planification est le plus souvent
à court terme, à très court terme.*

leur mode de pensée rationnelle. La planification s'inscrit dans ce cadre : elle segmente et séquence les actions. Or, les jeunes sont ailleurs. Ils ont, nous l'avons dit, un mode de pensée différent, plus simultané. A un moment précis, qu'y a-t-il à faire ? C'est là la question. Dans ce contexte, il y a hiérarchisation, le choix se faisant non pas en regard de l'importance, mais de l'intérêt de la tâche à accomplir. Ne serait-il pas pertinent de revoir notre approche en matière de planification et d'adopter une stratégie évolutive qui segmente le travail à faire afin d'amener graduellement les élèves à développer leurs habiletés de planification ?

LA FACILITÉ

La modalité de l'immédiateté est la recherche de la facilité. L'acquisition d'un bien de consommation est toujours possible : facilités de paiement, accès facile au crédit¹⁴. Les jeunes ont tendance à chercher le truc, non pas à comprendre. Que faut-il faire dans ce cas précis, nous demandent-ils. Lorsqu'un problème similaire à un autre déjà vécu survient, ils sont souvent incapables de procéder au transfert, parce qu'ils essaient d'appliquer la même recette sans l'adapter, sans passer par l'analyse.

La facilité qui se traduit par une sorte d'indolence constitue un obstacle important lorsqu'il est question d'apprentissage. Pourquoi accomplir un travail qui ne compte pas ? Pourquoi faire tous les problèmes lorsqu'on a compris le premier ? Pourquoi ne pas demander à quelqu'un de faire à notre place le travail de philosophie ? Ces questions nous portent à réfléchir et nous interpellent tous. Tenir le discours des exigences minimales ou de l'effort est difficile, parce que celui-ci implique qu'on y tient, quoi qu'il advienne. Si tous les professeurs du collégial se mettaient à refuser les travaux rédigés dans un français douteux, au lieu d'enlever 5 % ou 10 %, que se passerait-il ? Les jeunes seraient vite à cours de solutions alternatives.

Dans le même ordre d'idées, convenons que si la tâche à accomplir n'a pas une certaine utilité pour le jeune, si elle entre

en conflit avec une autre activité jugée plus intéressante ou plus importante par le collégien, elle ne sera pas accomplie. Notons cependant, et les milieux de l'éducation l'ont compris depuis longtemps, que l'utilité peut prendre différentes couleurs : accumuler des points, répondre à une exigence, obtenir un droit, etc. Rarement, une tâche sera accomplie gratuitement, pour la beauté du geste.

Les jeunes sont passés maîtres dans l'art de la négociation, voire de la manipulation. Ils cherchent la faille qui fera en sorte d'atténuer, voire d'annuler la tâche à réaliser. Pour obtenir quelque chose, pour rejeter une responsabilité, la négociation a cours. Aux yeux de nombreux élèves, l'échec dépend des autres.

*Pour obtenir quelque chose,
pour rejeter une responsabilité,
la négociation a cours.
Aux yeux de nombreux élèves,
l'échec dépend des autres.*

L'INDIVIDUALISME

L'individualisme est l'un des comportements que les jeunes ont retenu de notre société. Les valeurs de coopération et d'engagement n'ont pas la cote. Or, on constate que c'est là un élément de formation important. Il y a quelques années, le Conference Board du Canada publiait un profil de l'employabilité, dans lequel figurait en bonne place la capacité de travailler en équipe. Pourquoi donc ? En fait, les personnes qui accèdent au marché du travail ne savent pas ou savent peu travailler en équipe. Cet apprentissage, car il y a là un apprentissage à faire, n'est pas pris en charge dans notre système scolaire. On demande aux jeunes de travailler en équipe, en espérant qu'ils découvriront les secrets de l'équipe. Évidemment, cela ne se produit pas ! Pourtant, trop souvent peut-être, dans nos salles de classe, on a recours au travail d'équipe. Si c'est une bonne façon de diminuer le fardeau de la correction, c'est aussi une excellente manière de justifier l'opinion des jeunes sur le travail d'équipe, de les conforter dans leur individualisme.

LE CONFORMISME

Individualistes, les jeunes sont paradoxalement grégaires. Ils vivent en clan. Un clan qui partage les mêmes valeurs, un espace de conformité. Le clan, la « gang », détermine les comportements, fixe des rites de passage. Cela explique peut-être certains comportements observés en classe où de nombreux

élèves évitent de poser des questions pour ne pas avoir l'air « tétéux », même si cela signifie qu'ils n'auront pas compris les explications du professeur.

On observe aussi qu'un certain nombre de jeunes sont des exclus, des « rejects ». Ils voudraient bien adhérer à un clan, mais on ne veut pas d'eux. Les exclus finissent par éprouver toutes sortes de difficultés liées, par exemple, à l'estime de soi. La marginalité est une réalité difficile à accepter par les jeunes collégiens. La marginalité, pour être vécue, signifie une prise de conscience de son autonomie, de son identité propre et cela n'est pas simple¹⁵. Notre responsabilité d'éducateur est interpellée, une responsabilité difficile à assumer. À tout le moins, nous devons être attentifs.

Il faut bien le dire, notre société crée ses marginaux par l'exclusion économique, sociale ou culturelle. En éducation, nous faisons de même en refusant de reconnaître l'individu, en ayant recours à des approches pédagogiques qui ont pour prémisses l'homogénéité des groupes d'apprenants. Or, rien n'est plus faux. S'ils ont en partage certains intérêts ou certaines attitudes, ils sont tous très différents dans leur manière d'apprendre, tout en ne maîtrisant pas les mêmes connaissances et les mêmes habiletés. C'est dans ce contexte que nous sommes invités à explorer le champ de la pédagogie différenciée, à proposer des apprentissages signifiants, des apprentissages qui font sens.

PISTES DE RÉFLEXION

Ce qui précède peut être entendu de deux manières différentes. On peut prendre cela d'une manière négative et y voir une critique acerbe des jeunes et de leur inadaptation à l'environnement collégial. On peut aussi envisager cette réflexion d'une manière positive et y voir la capacité d'adaptation des jeunes à notre société. Dans ce contexte, c'est le monde des collègues qui est inadapté aux jeunes qu'il doit former. Laquelle de ces deux perspectives faut-il privilégier ? Pour ma part, je tends à croire que ce sont les établissements collégiaux qui tardent à s'adapter aux jeunes afin de répondre à leurs besoins.

Lorsqu'on prend le temps de regarder au-delà de l'image que les jeunes projettent, une image qui, faut-il l'avouer, déroute, provoque parfois, on découvre la naïveté, le besoin d'amour, la soif d'apprendre, le désir d'être utile. Nous devons respecter leur mode d'apprentissage de l'autonomie, en leur apprenant à gérer leur liberté dans une approche qui l'encadre. On ne devient pas autonome et un homme libre, du seul fait de passer au collégial. C'est pourtant ce que nos actions laissent croire. Au lendemain d'un secondaire qui laisse peu de liberté, notamment au plan de l'apprentissage, les collègues paraissent comme une oasis pour qui rêve de cette liberté.

Je crois fermement que les collèges devront, au cours des prochaines années, modifier bien des choses, notamment quant à la pédagogie, afin de mieux répondre aux besoins des jeunes. Ces changements fondamentaux impliquent la remise en question de certaines de nos pratiques, et il nous appartient d'initier les changements requis. 📌

jacques.belleau@clevislauzon.qc.ca

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Ce portrait n'a rien d'une enquête sociologique. Il s'appuie sur des sources documentaires, des observations et des rencontres avec des élèves. On peut dire qu'il s'agit d'un portrait impressionniste.
2. Cartier, Michel, *La nouvelle société du savoir et son économie*, www.mmedium.com, oct. 1999, p. 22. Voir aussi Cartier, Michel, *Le nouveau monde des infrastructures*, Montréal, Fides, 1997, p. 104-115.
3. Cette section pourrait être complétée de nombreux exemples tirés de *Éthique, spiritualité et religion au cégep*, Rapport d'une recherche du Comité catholique du Conseil supérieur de l'éducation, Sainte-Foy, 1992, 112 p.
4. La mode gothique réfère partiellement à cette quête. Les univers qui y sont associés, la magie blanche par exemple, sont porteurs d'un référentiel particulier, de valeurs plus humaines.
5. Sur ce sujet voir : Klein, Naomi, *No logo. La tyrannie des marques*, Paris, Actes sud, 2001, 573 p.
6. Le sport extrême se décline de différentes manières. Ainsi, je crois qu'il pourrait être pertinent d'assimiler à un sport extrême la contestation organisée comme celle vécue lors du Sommet des Amériques par les Black bloc par exemple.
7. Cyrulnik, Boris, « Les métamorphoses du désir », in *Le Nouvel Observateur*, hors série, « Les nouveaux ados » (sd), p. 13. Si vous avez l'occasion de mettre la main sur cette publication, vous y trouverez une quarantaine de courts textes qui dressent un portrait tout à fait pertinent des adolescents d'aujourd'hui.
8. L'exemple est un puissant outil pédagogique. Lorsqu'un professeur ne prête pas attention à la qualité de la langue dans ses notes de cours, dans son écriture, au tableau ou ailleurs, il passe un message aux élèves, un message contradictoire aux attentes du milieu manifestées dans les politiques de valorisation de la langue, aux devis de la formation générale et aux objectifs standards de nombreuses compétences.
9. Pour bien des jeunes Beethoven n'est rien d'autre qu'un sympathique saint-bernard.
10. De Serres M. et J.-D. Groleau, *Mathématiques et langages*, Montréal, Rapport de recherche PAREA, collège Jean-de-Brébeuf, 1997, 245 p.

*Lorsqu'on prend le temps
de regarder au-delà de l'image
que les jeunes projettent,
une image qui, faut-il l'avouer,
déroute, provoque parfois,
on découvre la naïveté,
le besoin d'amour,
la soif d'apprendre,
le désir d'être utile.*

11. « Le Soleil collégial » est un cahier spécial du quotidien *Le Soleil* paraissant périodiquement durant l'année scolaire. Tous les textes sont produits par des élèves des établissements collégiaux du territoire couvert par le quotidien.
12. Le concours Critère s'adresse aux élèves du collégial. Organisé conjointement par le collège François-Xavier-Garneau et le ministère de l'Éducation du Québec, il propose aux collégiennes et aux collégiens de rédiger un essai sur un thème imposé.
13. Pour bien situer cela, rappelons que depuis décembre 2000, un jeune ontarien de 16 ans a des démêlés avec la justice après avoir lu, dans le cadre d'un cours d'art dramatique, un texte dans lequel il menaçait de mort d'autres élèves qui l'avaient battu. *Le Soleil*, 28 avril 2001, p. A 29.
14. Selon la Fédération des ACEF, les jeunes âgés entre 18 et 24 ans ont en moyenne 1,5 cartes de crédit. L'obtention d'une carte de crédit devient un acte social, une sorte de rite de passage.
15. Daniel Goleman fait état de recherches qui démontrent qu'un peu partout dans le monde, on observe une aggravation des problèmes psychologiques des adolescents : dépression, violence et échec scolaire. (Cf. Goleman, Daniel, *L'intelligence émotionnelle 2*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 22).

Jacques BELLEAU est conseiller pédagogique dans le réseau collégial depuis une dizaine d'années, dont les huit dernières au cégep de Lévis-Lauzon. Il est présentement porteur du dossier du développement institutionnel, ce qui comprend notamment l'évaluation institutionnelle et l'élaboration du projet éducatif. Historien de formation, il est détenteur d'une maîtrise en études québécoises et d'un diplôme en administration publique.